

JEAN-FÉLIX EVEN

LES OISEAUX NE
CHANTENT PAS
LA NUIT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

Sylvie Anne, Kunti Avril, Pierre-Nicolas Cléré, Brigitte Coeur,
Pierrick Coulange, Isabelle Croute-Sentiquet, Michèle Dele-
barre, Isabelle Deltombe, Bernard Even, Bruno Even, Camille
Even, Christiane Even, Dominique Even, Florence Even,
Françoise Even, Isabelle Even, Michèle Even, Sandrine Even,
Thomas Even, Anne Filhol, Gisèle Thierry Galharret, Sophie
Gallais, Micheline Gaugeat, Nathalie Gaugeat, Annie Gode-
froy, Pauline Godefroy, Patrick Grang, Monique Guilpin, Fran-
çoise Haupais, Patricia Jaureguy, Hervé Jung, Sylvain Jung,
Frédérique Lardaux, Romain Leglaive, Charlotte Lizan, Martin
Ly, Irène Mancel, François Martin, Isabelle Martin, François
Montmirel, Anna Morandi, Francis Ollivier, Martine Quenton,
Dina Rodrigues, Maxence Roussel, Véronique Roussel,
Catherine Danny Roy, Anne Sentiquet, Corinne Vallier.

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-615-5

Dépôt légal : juillet 2024

À Odette...

Je ressens une étrange impression d'état hypnotique !

Mon cerveau se met en pilote automatique, je ne suis plus moi-même !

Je n'ai aucune envie de revenir dans cette maison qui m'a rejeté quelques années auparavant ; il est des circonstances ou nous ne sommes plus en mesure de décider quoi que ce soit, la mort d'un proche faisant partie de ces événements qui vous laissent totalement impuissant à gérer la situation. Je me dois d'assister aux obsèques de ma mère qui vient de succomber à une leucémie foudroyante, le qualificatif n'est pas usurpé, car elle nous a quittés en moins de quatre semaines !

Il aurait sans doute été de bon ton, d'afficher un semblant de peine, pourtant, je me sens on ne peut plus léger et indifférent à toute cette mise en scène, que la mort des hommes impose.



Lorsque ma voiture franchit les grilles de la maison, que l'on appelle si pompeusement « manoir », les gens d'ici disent ironiquement « le manoir de Kervégant », j'ai la curieuse sensation du déjà vécu ; pourtant, voilà presque deux années que je n'ai remis les pieds dans cette auguste demeure. Je sais que

je dois endosser un personnage qui ne me sied pas. Pourquoi dois-je me forcer à paraître ce que je ne suis plus ? Comme si l'enfance reprenait le dessus sur ma vie d'adulte indépendant, comme si ma mère reprenait post-mortem le contrôle de mon destin ! Ce sentiment m'est insupportable. J'ai envie de fuir à nouveau, et pourtant il faut résister. La silhouette de mon cousin Serge, debout devant l'imposante porte d'entrée, me redonne quelques forces. Je gare ma voiture sous l'abri des véhicules, et je me lance, tête haute, comme un comédien entre en scène.

— Bonjour, Serge, je suis content de te revoir.

— Moi aussi Sasha, je suis heureux de te revoir, ça fait si longtemps ! Tu as fait bonne route ?

— Oh, tu sais, quand tu viens enterrer ta mère, la route n'est pas forcément très bonne.

— Oui, bien sûr !

Je suis surpris de ce que je viens de dire, vraiment je suis parfait dans mon rôle de fils orphelin. Mais je dois tout de même me surveiller, il n'est pas question de surjouer !

— Ton père est auprès d'elle.

— Très bien, allons-y.

J'entre dans cette maison qui me semble hostile, et pourtant si familière. Tout est resté en l'état, même le bouquet de fleurs dans le hall me paraît semblable à celui qui occupait ce même vase quelques années auparavant. Mais ce qui me saisit rapidement, c'est cette odeur coutumière que je reconnais entre mille, et qui me rappelle tant de souvenirs. Je monte les escaliers avec une sensation de film au ralenti, suivi de Serge, qui me dépasse pour m'ouvrir la porte de la chambre.

La pièce est plongée dans le noir. Pourquoi rajouter du lugubre à la tristesse, pourquoi ne pas laisser entrer la lumière ? Ma mère est étendue sur son lit, les mains croisées sur sa poitrine. Elle semble rajeunie, je la reconnais à peine !

— C'est bien que tu sois venu.

Comment aurais-je pu faire autrement ?

— C'est normal Papa !

— Oui, mais c'est quand même bien, elle aurait apprécié.

Je ne suis pas certain que cette affirmation soit justifiée, je ne suis pas convaincu que ma mère eût souhaité cette ultime visite, mais bon ! Je suis là parmi les miens, à la place qui doit être la mienne. Le retour du fils prodigue ?

— Tu ne l’embrasses pas ?

— Pardon ?

Cette question est tellement saugrenue, qu’elle me laisse sans voix. Je ne sais que répondre, il faut vraiment que je l’embrasse ? Je dois poser mes lèvres sur un cadavre, mais je n’ai jamais fait ça ! Je me penche sur son front, dépose un baiser furtif. Mon père semble soulagé de mon geste.

— Elle est belle ? Tu ne trouves pas ?

Ce n’est pas la première idée qui me vient en tête, mais je m’entends répondre.

— Oui très belle.

— Elle n’a pas souffert, elle s’est éteinte doucement.

Je fais un signe compatissant, et je me mets en position de recueillement, ce qui me permet de prendre un peu de recul.

— Anna et Claude sont là depuis ce matin, ils sont partis faire les démarches, c’est dingue le nombre de trucs qu’il y a à faire. Elle avait laissé des instructions, il faut que nous les respections.

— Bien sûr.

— Elle souhaitait être incinérée, et ses cendres seront déposées dans le caveau des Valmont. De toute façon, il n’y avait plus de place pour un cercueil, le caveau est déjà complet depuis le décès de ta grand-mère.

J’apprécie de connaître cette information capitale ; le caveau des Valmont est au complet ! Mon père a toujours le chic pour dire les choses sans ambages, sans tergiverser. S’il n’y avait eu que mon père, les choses auraient été des plus simples. Mais il y avait aussi eu ma mère et ma sœur Anna !

Anna est la cadette, Samuel étant l’aîné de la fratrie. Ma sœur ressemble à ma mère, trait pour trait, le même physique et surtout le même caractère difficile. Ma mère était aussi avare en démonstrations affectives que ma sœur peut l’être, en souhaitant qu’elle soit différente avec ses enfants ; mais je n’ai pas encore eu le loisir d’en juger.

Quant à mon frère Samuel, je ne suis pas certain de pouvoir définir ici son caractère quelque peu réservé. On ne peut pas dire que la prise de position soit sa grande spécialité, il reste souvent très évasif, lorsqu'il s'agit de donner un quelconque avis. Si j'osais, je le qualifierais, du terme imagé de faux cul.

Bref ! Une famille telle qu'il en existe tant, avec en plus une petite particularité, le culte très poussé du matriarcat.

— Tu veux manger quelque chose ?

— Non merci, je me suis arrêté sur la route.

Je me revois sur la route entre Paris et Caen, puis prendre la direction du mont Saint-Michel, pour rejoindre Saint-Brieuc, et enfin Morlaix. Cette subite vision me semble déjà si lointaine, suis-je vraiment arrivé ce jour ? Je ne suis absolument pas dans mon état normal !

— Viens ! Le café est encore chaud.

Je dois dire que c'est avec soulagement que je sors de cette chambre où repose la femme qui m'a fait le plus de mal à ce jour ! Mais je ne veux pas précisément y penser en cet instant de rapprochement familial, je dois en quelque sorte canaliser mon fiel. Et puis maintenant qu'elle nous a quittés, je vais peut-être retrouver un peu de ma sérénité légendaire ?

— Les obsèques auront lieu jeudi, il y a eu deux autres décès dans le village, le curé est débordé.

— Ah bon ! Des gens que je connais ?

— Non, je ne crois pas. Cela fait un bail que tu es parti, la fille du libraire, et le voisin des Hermione.

— Jacques Blandin ?

— Oui, tu le connais ?

— Oui, j'étais dans la même classe que son fils.

— Ah oui ! Il était âgé ! Serge, tu veux un café ?

— Oui, je veux bien.

Mon cousin Serge est celui avec qui j'ai tenté les quatre cents coups, sans toutefois les avoir réussis tous, tant s'en faut ! Mais nous avons ensemble quelques souvenirs mémorables, quelques soirées avec des filles improbables ! Il faut dire que nous avons fait ce soir-là le pari le plus fou, celui de ramener la fille la plus vilaine du canton et de passer la

nuît en sa compagnie, jusqu'au petit matin. Serge fut le grand gagnant de ce Jeu débile ! Je le vis arriver avec un spécimen des plus ignobles de la gent féminine. Je n'en croyais pas mes yeux, il me présenta sa nouvelle petite amie, Claudine. Une petite rousse d'un mètre cinquante, ronde comme un pot à tabac, affublée de lunettes à double foyer, et de plus, d'une bêtise à manger du foin, ce qui ne gâtait rien du tableau. L'idée de ce jeu débile nous était venue après avoir visionné le film « Docteur Popaul » avec Jean-Paul Belmondo.

— Alors ! Serge ! Ta femme n'est pas avec toi ?

— Ah ! Tu n'es pas au courant, nous sommes en plein divorce, mais elle sera présente à la cérémonie.

Non, je ne sais pas que Serge divorce ! Il faut dire que plus aucune nouvelle ne me parvient de « Kervégant » depuis déjà longtemps, c'est bien un miracle d'avoir appris le décès de ma mère. La femme de Serge, Nadine, fut quelque temps ce que l'on nomme communément ma petite amie, mais c'était à une autre époque, dans un autre monde.

— Ah bon ! Tu divorces ? Comment le saurais-je ? Tu sais que je n'ai plus vent de « Kervégant », depuis longtemps ! D'ailleurs, je te signale que tu pourrais me téléphoner de temps à autre, ça me ferait plaisir.

— Je te retourne le compliment.

— Oui, tu as raison, je pourrais aussi appeler.

— Tiens, voilà Anna et Samuel.

Je me fige intérieurement, l'idée de retrouver mon frère et ma sœur, m'est totalement insupportable. Mais il faut bien en passer par là.

— Tu es là ?

— Oui, je viens d'arriver.

— Tu as vu maman ?

— Oui, à l'instant.

— Comment tu l'as trouvée ?

J'ai failli répondre, encore plus froide que d'habitude, mais au lieu de cela, une phrase incroyable sort de ma bouche, comme si je ne contrôlais plus rien de ma personne.

— Je l’ai déjà vue en meilleure forme. À l’heure du dernier soupir, on devrait disparaître comme par enchantement, ainsi personne ne serait en mesure de nous voir sans vie. Ce n’est pas un spectacle plaisant !

— Tu as raison, mais ce n’est pas comme cela que cela se passe, donc on est bien obligé de gérer cette fin de vie au mieux.

Ma sœur Anna a toujours eu un avis sur tout, elle n’est jamais dans le doute, et affirme toujours ses idées avec une grande conviction, et ceci sur n’importe quel sujet. Je crois que cela fait partie entre autres de ce qui m’horripile chez elle !

Mon père change immédiatement de conversation.

— Pour le dîner, nous avons pensé que ce serait mieux de manger chez L’Arsène, personne n’a le courage ici de préparer un repas.

— Ah bon ! Mais qui va rester avec maman, on ne peut tout de même pas la laisser toute seule ?

— Tu crains qu’elle ne se sauve ?

— Oh ! Je t’en prie, Samuel, épargne-moi ton humour à deux balles.

— Écoutez ! Aujourd’hui, on ne veille plus les morts comme au siècle dernier ; cette nuit non plus, personne ne sera auprès d’elle, cela ne change rien.

— Comme tu voudras papa, mais je ne suis pas certaine qu’elle aurait apprécié.

— C’est comme quand tu dors, personne ne reste à te veiller.

— Oui ! Oui ! Samuel, on a compris ! Bon ! Allons-y, comme cela, nous serons rentrés de bonne heure, je n’ai pas envie de me coucher trop tard ; je suis lessivé par cette putain de journée.

Il est vrai que mon père ressemble à un zombi, bien vivant lui, mais blanc comme un linge, les yeux cernés de noir, un maquillage parfait pour Halloween !

— On prend ma voiture ?